

SYMPTÔMES VIENNOIS

Joseph Roth

Mai et maïs

J'ai failli croire qu'il y avait une fâcheuse coquille dans le Journal officiel. Lorsque le mois de mai, malgré l'abolition de l'horaire d'été, arriva quand même sur le monde et le pain de maïs sur la table, je goûtai encore une fois le sentiment sublime de tenir bon, à longs traits et en bouchées savoureuses, je flottai dans les réminiscences jaune d'or d'un temps où l'on donnait de l'or pour du pain de maïs, aussi difficile à digérer qu'un communiqué de guerre et qui vous gonflait le diaphragme comme un « Bon pour le service ! »...

Cela tombe bien : pendant que Paris dicte ses conditions, l'Office viennois de l'alimentation populaire se rappelle, non sans raison, le mois de mai, l'« offensive » qui dura des années et le maïs qui s'appelait « moyen d'alimentation populaire », et c'est avec ce dernier une autre offensive que l'Office lance contre la population de Vienne. Personne ne sait d'où il est venu, le maïs. Son nom et sa nature, nous les connaissons suffisamment. Peut-être sort-il encore des réserves de la « paix du pain » ukrainienne¹ ? Récolte-t-on ses grains dans ces champs dont on foule aux pieds les épis ? Ou est-ce un reste de ces années de restrictions drastiques, laissé exprès comme ingénieux cadeau de mai en signe de la conclusion de la paix ? Ou comme salut d'adieu d'un parti qui s'éloigne de la commune ? Signifiant à peu près : Pendant la guerre mondiale, ô Viennois, j'ai pensé à toi. Aussi t'ai-je offert cela en cadeau pour la paix !...

En tout cas, on peut voir une construction théâtrale fort artistique dans l'approvisionnement des Viennois en pain ces dernières semaines. Après le point culminant du pain blanc, la péripétie du pain de maïs. En dépit de toutes les règles dramatiques, espérons que nous sera épargnée la catastrophe. Car cette fatalité jaune d'or est déjà en soi la judicieuse conclusion d'une tragédie gastrique, un point d'interrogation adressé à Paris sur le rideau retombé, sérieux avertissement à des duodénus devenus présomptueux, accord final de la symphonie pour obus de 42 centimètres, point final

à la très insuffisante rédaction sur la grande époque... Somme toute : un symptôme viennois...

Chocolat

J'ai vu dans la vitrine une tablette de chocolat à deux couronnes quarante. Devant elle, s'était arrêtée une fillette blonde, pieds nus, la faim dans ses yeux bleus d'enfant. À la vue de la brillante tablette marron foncé, la fames vulgaris (faim commune) devenait un désir ailé, le besoin avidement physique d'un joyeux essor vers le ciel, un phénomène animal se faisait purement spirituel. C'est à peu près ainsi que cet enfant se figure le ciel : il est de couleur brune, tapissé de chocolat. Et cette petite tablette à deux couronnes quarante est le seuil par où l'on entre au royaume des cieux...

Chocolat ! Il porte une marque zurichoise et il est sûrement parvenu en fraude et par contrebande dans cette vitrine. Mais en cet instant, rien que pour le plaisir de cette vue, j'oublie et je pardonne à tous les trafiquants du monde de hausser illicitement les prix. Pour l'enfant à côté de moi, la tablette est le seuil du royaume des cieux. Pour moi, le seuil devant la porte de l'avenir. Mais à travers combien de pays avec frontières, douanes, authentications, contrôles, cette tablette a-t-elle dû voyager avant d'arriver dans la vitrine du confiseur Thomas Helferding ! Et maintenant elle est là : défiant toute hostilité entre les nations, toute excitation de la haine dans les âmes, signe brun et brillant d'éternelle communauté entre les peuples !

Nous restions là en silence et savourions les splendeurs d'un avenir de cocagne. L'amour, le désir et la vénération étincelaient dans nos yeux. Notre regard devenait prière.

Puis j'entrai dans le magasin et achetai une tablette. La cassai soigneusement en deux et en donnai la moitié à la fillette aux pieds nus. Et mangeai l'autre moi-même. Et rivalisais d'enfance avec l'enfant...

Josephus

Der Neue Tag, 18 mai 1919

Les conséquences

Un garçon de café traversait la rue en portant une tasse. Un passant à appointements fixes¹, tombé bien bas et aux vêtements trois fois retournés, coupa le chemin du petit déjeuner ; tellement surpris par cette vue dont il avait été si longtemps privé, et souhaitant apparemment être bu par la tasse de thé, il se heurta contre celle-ci et la fit sauter des mains du garçon, si bien qu'elle tomba sur le pavé et s'y fracassa en cliquetant. De là, querelle entre le garçon de café et l'homme aux appointements fixes. Le garçon prétendait que le monsieur trois fois retourné devait payer. Celui-ci, qu'une tasse de thé qui baguenaudait dans la rue provoquait un trouble à l'ordre public, surtout quand il y a le risque qu'elle rencontre des appointements fixes. Parmi les Viennois qui, à l'heure où cela arriva, se hâtaient pour ainsi dire de se rendre à leur travail, deux groupes se formèrent, qui discutèrent le cas avec vivacité. Les uns criaient que le monsieur devait payer le petit déjeuner fichu. Les autres soutenaient au contraire que c'était le monsieur qui était fichu, et qu'on devait plutôt lui payer un petit déjeuner. La querelle dura environ cinq minutes avec une violence incoercible. Soudain, les mots « imbécile, crétin » tombèrent avec un bruit sourd dans le déchaînement de la dispute. L'homme ainsi visé ne céda pas, mais leva la main droite, se balançait une ou deux fois et lança finalement un formidable « morveux ! ». Parmi les Viennois qui, à cette heure, se hâtaient pour ainsi dire de se rendre à leur travail, deux groupes se formèrent : l'un partisan de l'imbécile, l'autre du morveux. Le cas se compliquait jusqu'à devenir un véritable nœud gordien. Alors, par extraordinaire, arriva un policier et il déclara qu'il arrêterait les deux perturbateurs. À la tasse de thé dont les débris gisaient encore sur le pavé, il ordonna de rester là. L'appointé à taux fixe et le garçon de café avaient disparu. On arrêta deux Viennois qui pour ainsi dire se hâtaient de se rendre à leur travail.

Car tel est le cours de tout événement viennois : les causes disparaissent et les conséquences tirent en longueur. Chaque incident laisse des débris. L'un a cassé une tasse et l'autre voulait qu'on la lui payât. Entre les deux naquit une querelle. Mais la logique de la chronique locale viennoise fait que deux autres sont arrêtés. La conséquence de l'existence d'un appointé à taux fixe et d'une tasse de thé fut la chute de celle-ci, la conséquence de la chute une querelle juridique, la conséquence de la querelle juridique la disparition de ses auteurs et, comme ils n'étaient plus là... deux autres naturellement durent assumer la querelle. Seul le

policier était superflu. Mais pourquoi devait-il apparaître là où il était nécessaire ?...

Non !

Car un gardien de la paix, comme le dit son titre, est un homme qui doit garder. Eh bien, il faudrait par exemple garder le palais Friedrich sur l'Albrechtsrampe. Il contient de nombreux tableaux précieux et autres objets de valeur. Et, tant que la monarchie et l'archiduc Friedrich étaient là, l'agent faisait honneur à son titre et montait la garde devant le palais. Je pensais que c'était une garde d'honneur. Car l'homme posté devant le palais Friedrich me semblait encore, disons, plus représentatif de sa fonction que ses collègues. Ses gants blancs exhalait la solennité. La dignité rayonnait de ses boutons de métal. Son maintien était celui d'un candélabre. C'était certainement une garde d'honneur.

Mais un jour, l'archiduc Friedrich fut parti, et le policier resta quand même devant le palais. Ah ! ah ! pensai-je, il garde les trésors !

Depuis l'instauration de la république, le garde a disparu. Certes, les tableaux précieux et les objets de valeur sont restés. Mais Friedrich est parti !

Il s'agissait donc bien d'une garde d'honneur. Mais pourquoi l'homme était-il resté à son poste, même en l'absence de Friedrich ? Justement pas comme garde d'honneur, mais comme sentinelle chargée de surveiller le palais ? Car, tant que Friedrich était archiduc et la monarchie une monarchie, la garde des trésors s'imposait.

Mais maintenant, pensent les autorités, puisque l'archiduc est devenu... Friedrich, et que la monarchie s'appelle république, le diable peut bien les emporter. Pour se montrer républicaines, les autorités ont supprimé les gardes et sentinelles devant le palais. Friedrich, on pourrait encore le faire garder, en cas de nécessité. Pas les trésors. Sinon, les gens croiraient qu'on le garde, lui. Avec raison : car quand aurait-on gardé à Vienne un objet plus précieux qu'un Friedrich ? Mais seulement après que le diable l'ait emporté !

Josephus

Der Neue Tag, 28 septembre 1919

Vu les prix du fourrage

Un cheval a de nouveau été assez peu raisonnable pour s'effondrer sur le pavé cahoteux d'une rue étroite. Il resta gisant là, haletant et le souffle court. Sa peau était trempée de sueur et sa crinière formait de petites touffes comme des brosses humides.

Tout autour de l'animal à terre se tenait « le peuple » ; un amalgame de curiosité et de chômage. Le cheval, de ses gros yeux mouillés, lorgnait avec mépris, à travers la fente supérieure de l'œillère, la foule qui lui rendait encore plus amère sa dernière heure. Le peuple avait quelque chose comme une vision de la mort. « Tu ne t'en sortiras pas ! » « Encore une heure ! » « Il a raison ! » Un philosophe dit : « C'est ce qu'un bestiau peut faire de plus malin, aujourd'hui, vu les prix du fourrage ! » Sur les mines des gens brillait de l'admiration pour le cheval qui avait la sagesse de crever. Un homme maigre dans une redingote phtisique, et dont le cou bougeait, désespéré, à l'intérieur des frontières d'un col à carreaux bleus, comme un porte-plume dans un large encrier vide, prenait peu à peu la physionomie de la jalousie personnifiée. Il accompagnait inconsciemment les sursauts d'agonie du cheval et semblait à chaque instant vouloir s'allonger sur le pavé. Les yeux des assistants prenaient tous le même éclat vitreux. À la fin, cela ne formait plus qu'une seule paire d'yeux. Les yeux du peuple, d'un amalgame de curiosité et de chômage, de faim et d'envie. Ces yeux avaient une lueur mauvaise : pour lui, c'est terminé. Pourquoi ne sommes-nous pas des chevaux ?

Quand le cheval eut enfin rendu le dernier soupir, la foule se dispersa, triste, indiciblement triste. Non à cause de la mort de l'animal, mais à cause de sa propre survie.

Quand je tournai dans la rue suivante, j'aperçus une créature effondrée devant un caniveau. Son visage avait les traits du cheval qui venait de mourir devant moi. Mais, par hasard, c'était un être humain. Lui aussi sur le point de mourir « vu les prix du fourrage » ! Autour de lui, on ne voyait pas un atome de « peuple ». Seul un chien, qui se sentait plus attiré par le caniveau, flairait ce petit tas d'os. Un être humain s'était écroulé sur le sol. Aucun cheval ne se souciait de lui.

Car les chevaux sont des sages et meurent au milieu du pavé cahoteux. Un homme se cherche un coin de rue tranquille. Avec raison : car, s'il mourait même au milieu du Ring, aucun « peuple » ne l'envierait. Qu'un cheval meure, même « vu les prix du fourrage », c'est encore un spectacle intéressant. Mais qu'un homme crève, cela va de soi, « vu les prix du fourrage ».

Papier

C'est là le matériau qui, omnipotent et invincible, brandit l'éditorial comme un drapeau au-dessus de la grande pitié de notre présent. Le but ultime de tout événement, c'est d'être communiqué sur papier. Ainsi la communication prime-t-elle l'histoire. La communication fait histoire.

La guerre a produit un phénomène particulier : la communication extraordinaire, appelée dans le jargon de la grande époque « édition spéciale ». Pendant un certain temps, « l'édition spéciale » créa des événements par le seul fait de les communiquer. Mais, ensuite, les événements prirent le dessus sur l'édition spéciale. Car une puissance supérieure, le bureau de presse militaire, détermina les événements au moyen du bulletin de l'armée. Et l'édition spéciale le publiait. Elle cessait d'être extraordinaire pour devenir une communication ordinaire.

Pourtant, les gens ne purent pas se soustraire au pouvoir du papier. Le cri « Édition spéciale ! » faisait taire le doute. La foi en le papier resta debout jusqu'à l'effondrement du bureau de presse militaire et au plongeon tout à fait imprévu de l'histoire, à qui était soudain venue l'idée de produire un événement sans avoir préalablement pris contact avec le bureau de presse.

Alors l'édition spéciale manqua. Je la tenais pour morte, mais avant-hier elle bondit de nouveau, gaie et vivante, au milieu de la foule, sur le Graben, par la bouche d'un colporteur. Elle avait de nouveau produit de l'histoire. Elle annonçait l'assassinat du roi d'Italie. Et les gens s'arrachaient la communication. Elle coûtait quatre-vingts hellers. Mais le cri faisait taire le doute. Le papier, qui a trompé et fourvoyé les gens pendant cinq ans, n'a pas perdu son pouvoir. Sorti victorieux des décombres de l'anéantissement, le papier s'envole sur les ailes de l'édition spéciale.

Josephus

Der Neue Tag, 6 octobre 1919